Phèdre (passages)

1. Acte II, scène 5

PHÈDRE

Ah, seigneur ! que le ciel, j’ose ici l’attester

De cette loi commune a voulu m’excepter !

Qu’un soin bien différent me trouble et me dévore !

HIPPOLYTE

Madame, il n’est pas temps de vous troubler encore :

Peut-être votre époux voit encore le jour ;

Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.

Neptune le protège ; et ce dieu tutélaire

Ne sera pas en vain imploré par mon père.

PHÈDRE

On ne voit point deux fois le rivage des morts,

Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,

En vain vous espérez qu’un dieu vous le renvoie ;

Et l’avare Achéron ne lache point sa proie.

Que dis-je ? Il n’est point mort, puisqu’il respire en vous.

Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :

Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... je m’égare,

Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE

Je vois de votre amour l’effet prodigieux :

Tout mort qu’il est, Thésée est présent à vos yeux ;

Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée :

Je l’aime, non point tel que l’ont vu les enfers,

Volage adorateur de mille objets divers,

Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;

Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,

Tel qu’on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.

Il avait votre port, vos yeux, votre langage ;

Cette noble pudeur colorait son visage,

Lorsque de notre Crête il traversa les flots,

Digne sujet des vœux des filles de Minos.

Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,

Des héros de la Grèce assembla-t-il l’élite ?

Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors

Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?

Par vous aurait péri le monstre de la Crête,

Malgré tous les détours de sa vaste retraite :

Pour en développer l’embarras incertain,

Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.

Mais non : dans ce dessein je l’aurais devancée ;

L’amour m’en eût d’abord inspiré la pensée.

C’est moi, prince, c’est moi, dont l’utile secours

Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.

Que de soins m’eût coûtés cette tête charmante !

Un fil n’eût point assez rassuré votre amante :

Compagne du péril qu’il vous fallait chercher,

Moi-même devant vous j’aurais voulu marcher ;

Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue

Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE

Dieux ! qu’est-ce que j’entends ? Madame, oubliez-vous

Que Thésée est mon père, et qu’il est votre époux ?

PHÈDRE

Et sur quoi jugez-vous que j’en perds la mémoire,

Prince ? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE

Madame, pardonnez : j’avoue, en rougissant,

Que j’accusais à tort un discours innocent.

Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;

Et je vais…

PHÈDRE

Et je vais… Ah, cruel ! tu m’as trop entendue !

Je t’en ai dit assez pour te tirer d’erreur.

Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :

J’aime ! Ne pense pas qu’au moment que je t’aime,

Innocente à mes yeux, je m’approuve moi-même ;

Ni que du fol amour qui trouble ma raison

Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;

Objet infortuné des vengeances célestes,

Je m’abhorre encor plus que tu ne me détestes.

Les dieux m’en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc

Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;

Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle

De séduire le cœur d’une faible mortelle.

Toi-même en ton esprit rappelle le passé :

C’est peu de t’avoir fui, cruel, je t’ai chassé ;

J’ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;

Pour mieux te résister, j’ai recherché ta haine.

De quoi m’ont profité mes inutiles soins ?

Tu me haïssais plus, je ne t’aimais pas moins ;

Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.

J’ai langui, j’ai séché dans les feux, dans les larmes :

Il suffit de tes yeux pour t’en persuader,

Si tes yeux un moment pouvaient me regarder…

Que dis-je ? cet aveu que je te viens de faire,

Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?

Tremblante pour un fils que je n’osais trahir,

Je te venais prier de ne le point haïr :

Faibles projets d’un cœur trop plein de ce qu’il aime !

Hélas ! je ne t’ai pu parler que de toi-même !

Venge-toi, punis-moi d’un odieux amour :

Digne fils du héros qui t’a donné le jour,

Délivre l’univers d’un monstre qui t’irrite.

La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !

Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t’échapper ;

Voilà mon cœur : c’est là que ta main doit frapper.

Impatient déjà d’expier son offense,

Au-devant de ton bras je le sens qui s’avance.

Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,

Si ta haine m’envie un supplice si doux,

Ou si d’un sang trop vil ta main serait trempée,

Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;

Donne.

2. Acte III, scène première

PHÈDRE

Mon époux est vivant, Œnone ; c’est assez.

J’ai fait l’indigne aveu d’un amour qui l’outrage ;

Il vit : je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE

Quoi ?

PHÈDRE

Quoi ? Je te l’ai prédit ; mais tu n’as pas voulu :

Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.

Je mourais ce matin digne d’être pleurée ;

J’ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

ŒNONE

Vous mourez ?

PHÈDRE

Vous mourez ? Juste ciel ! qu’ai-je fait aujourd’hui !

Mon époux va paraître, et son fils avec lui !

Je verrai le témoin de ma flamme adultère

Observer de quel front j’ose aborder son père,

Le cœur gros de soupirs qu’il n’a point écoutés,

L’œil humide de pleurs par l’ingrat rebutés !

Penses-tu que, sensible à l’honneur de Thésée,

Il lui cache l’ardeur dont je suis embrasée ?

Laissera-t-il trahir et son père et son roi ?

Pourra-t-il contenir l’horreur qu’il a pour moi ?

Il se tairait en vain : je sais mes perfidies,

Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies

Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,

Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes :

Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes

Vont prendre la parole, et prêts à m’accuser,

Attendent mon époux pour le désabuser.

Mourons : de tant d’horreurs qu’un trépas me délivre.

Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?

La mort aux malheureux ne cause point d’effroi :

Je ne crains que le nom que je laisse après moi.

Pour mes tristes enfants quel affreux héritage !

Le sang de Jupiter doit enfler leur courage ;

Mais quelque juste orgueil qu’inspire un sang si beau,

Le crime d’une mère est un pesant fardeau.

Je tremble qu’un discours, hélas ! trop véritable,

Un jour ne leur reproche une mère coupable.

Je tremble qu’opprimés de ce poids odieux

L’un ni l’autre jamais n’osent lever les yeux.

ŒNONE

Il n’en faut point douter, je les plains l’un et l’autre ;

Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.

Mais à de tels affronts pourquoi les exposer ?

Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer ?

C’en est fait : on dira que Phèdre, trop coupable,

De son époux trahi fuit l’aspect redoutable.

Hippolyte est heureux qu’aux dépens de vos jours

Vous-même en expirant appuyez ses discours.

À votre accusateur que pourrai-je répondre ?

Je serai devant lui trop facile à confondre :

De son triomphe affreux je le verrai jouir,

Et conter votre honte à qui voudra l’ouïr.

Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !

Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore ?

De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

PHÈDRE

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

ŒNONE

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?

Vous le craignez : osez l’accuser la première

Du crime dont il peut vous charger aujourd’hui.

Qui vous démentira ? Tout parle contre lui :

Son épée en vos mains heureusement laissée,

Votre trouble présent, votre douleur passée,

Son père par vos cris dès longtemps prévenu,

Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHÈDRE

Moi, que j’ose opprimer et noircir l’innocence !

ŒNONE

Mon zèle n’a besoin que de votre silence.

Tremblante comme vous, j’en sens quelques remords.

Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.

Mais puisque je vous perds sans ce triste remède,

Votre vie est pour moi d’un prix à qui tout cède :

Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,

Bornera sa vengeance à l’exil de son fils :

Un père, en punissant, madame, est toujours père ;

Un supplice léger suffit à sa colère.

Mais, le sang innocent dût-il être versé,

Que ne demande point votre honneur menacé ?

C’est un trésor trop cher pour oser le commettre.

Quelque loi qu’il vous dicte, il faut vous y soumettre,

Madame ; et pour sauver votre honneur combattu,

Il faut immoler tout, et même la vertu.

On vient ; je vois Thésée.

PHÈDRE

On vient ; je vois Thésée. Ah ! je vois Hippolyte ;

Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite.

Fais ce que tu voudras, je m’abandonne à toi.

Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

3. Acte Acte Iv, Scène première

**Scène première**

*Thésée, Œnone*

THÉSÉE

Ah ! qu’est-ce que j’entends ? Un traître, un téméraire

Préparait cet outrage à l’honneur de son père !

Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis !

Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.

Ô tendresse ! ô bonté trop mal récompensée !

Projet audacieux ! détestable pensée !

Pour parvenir au but de ses noires amours,

L’insolent de la force empruntait le secours !

J’ai reconnu le fer, instrument de sa rage,

Ce fer dont je l’armai pour un plus noble usage.

Tous les liens du sang n’ont pu le retenir !

Et Phèdre différait à le faire punir !

Le silence de Phèdre épargnait le coupable !

ŒNONE

Phèdre épargnait plutôt un père déplorable :

Honteuse du dessein d’un amant furieux,

Et du feu criminel qu’il a pris dans ses yeux,

Phèdre mourait, seigneur, et sa main meurtrière

Éteignit de ses yeux l’innocente lumière.

J’ai vu lever le bras, j’ai couru la sauver.

Moi seule à votre amour j’ai su la conserver.

Et plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,

J’ai servi, malgré moi, d’interprète à ses larmes.

THÉSÉE

Le perfide ! il n’a pu s’empêcher de pâlir :

De crainte, en m’abordant, je l’ai vu tressaillir.

Je me suis étonné de son peu d’allégresse ;

Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse.

Mais ce coupable amour dont il est dévoré

Dans Athènes déjà s’était-il déclaré ?

ŒNONE

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la reine :

Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé ?

4. Acte V, scène 6

**Scène 6**

*Thésée, Théramène*

THÉSÉE

Théramène, est-ce toi ? Qu’as-tu fait de mon fils ?

Je te l’ai confié dès l’âge le plus tendre.

Mais d’où naissent les pleurs que je te vois répandre ?

Que fait mon fils ?

THÉRAMÈNE

Que fait mon fils ? Ô soins tardifs et superflus !

Inutile tendresse ! Hippolyte n’est plus.

THÉSÉE

Dieux !

THÉRAMÈNE

Dieux ! J’ai vu des mortels périr le plus aimable,

Et j’ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE

Mon fils n’est plus ! Eh quoi ! quand je lui tends les bras,

Les dieux impatients ont hâté son trépas !

Quel coup me l’a ravi, quelle foudre soudaine ?

THÉRAMÈNE

À peine nous sortions des portes de Trézène,

Il était sur son char ; ses gardes affligés

Imitaient son silence, autour de lui rangés ;

Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;

Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes ;

Ses superbes coursiers qu’on voyait autrefois

Pleins d’une ardeur si noble obéir à sa voix,

L’œil morne maintenant, et la tête baissée,

Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, sorti du fond des flots,

Des airs en ce moment a troublé le repos ;

Et du sein de la terre une voix formidable

Répond en gémissant à ce cri redoutable.

Jusqu’au fond de nos cœurs notre sang s’est glacé ;

Des coursiers attentifs le crin s’est hérissé.

Cependant sur le dos de la plaine liquide,

S’élève à gros bouillons une montagne humide ;

L’onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,

Parmi des flots d’écume, un monstre furieux.

Son front large est armé de cornes menaçantes ;

Tout son corps est couvert d’écailles jaunissantes,

Indomptable taureau, dragon impétueux,

Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;

Ses longs mugissements font trembler le rivage.

Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;

La terre s’en émeut, l’air en est infecté ;

Le flot qui l’apporta recule épouvanté.

Tout fuit ; et sans s’armer d’un courage inutile,

Dans le temple voisin chacun cherche un asile.

Hippolyte lui seul, digne fils d’un héros,

Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,

Pousse au monstre, et d’un dard lancé d’une main sûre,

Il lui fait dans le flanc une large blessure.

De rage et de douleur le monstre bondissant

Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,

Se roule, et leur présente une gueule enflammée

Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,

Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ;

En efforts impuissants leur maître se consume ;

Ils rougissent le mors d’une sanglante écume.

On dit qu’on a vu même, en ce désordre affreux,

Un dieu qui d’aiguillons pressait leur flanc poudreux.

À travers les rochers la peur les précipite ;

L’essieu crie et se rompt : l’intrépide Hippolyte

Voit voler en éclats tout son char fracassé ;

Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.

Excusez ma douleur : cette image cruelle

Sera pour moi de pleurs une source éternelle.

J’ai vu, seigneur, j’ai vu votre malheureux fils

Traîné par les chevaux que sa main a nourris.

Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;

Ils courent : tout son corps n’est bientôt qu’une plaie.

De nos cris douloureux la plaine retentit.

Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :

Ils s’arrêtent non loin de ces tombeaux antiques

Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.

J’y cours en soupirant, et sa garde me suit :

De son généreux sang la trace nous conduit ;

Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes

Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.

J’arrive, je l’appelle ; et me tendant la main,

Il ouvre un œil mourant qu’il referme soudain :

« Le ciel, dit-il, m’arrache une innocente vie.

« Prends soin après ma mort de la triste Aricie.

« Cher ami, si mon père un jour désabusé

« Plaint le malheur d’un fils faussement accusé,

« Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,

« Dis-lui qu’avec douceur il traite sa captive ;

« Qu’il lui rende... » À ce mot, ce héros expiré

N’a laissé dans mes bras qu’un corps défiguré :

Triste objet où des dieux triomphe la colère,

Et que méconnaîtrait l’œil même de son père.

THÉSÉE

Ô mon fils ! cher espoir que je me suis ravi !

Inexorables dieux, qui m’avez trop servi !

À quels mortels regrets ma vie est réservée !

THÉRAMÈNE

La timide Aricie est alors arrivée :

Elle venait, seigneur, fuyant votre courroux,

À la face des dieux l’accepter pour époux.

Elle approche ; elle voit l’herbe rouge et fumante ;

Elle voit (quel objet pour les yeux d’une amante ! )

Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur…

Elle veut quelque temps douter de son malheur ;

Et, ne connaissant plus ce héros qu’elle adore,

Elle voit Hippolyte, et le demande encore.

Mais trop sûre à la fin qu’il est devant ses yeux,

Par un triste regard elle accuse les dieux ;

Et froide, gémissante, et presque inanimée,

Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.

Ismène est auprès d’elle ; Ismène, tout en pleurs,

La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.

Et moi, je suis venu, détestant la lumière,

Vous dire d’un héros la volonté dernière,

Et m’acquitter, seigneur, du malheureux emploi

Dont son cœur expirant s’est reposé sur moi.

Mais j’aperçois venir sa mortelle ennemie.